

Hilarion Marius ABRIEU

ROCHFORD DU GARD



MÉMOIRE DE ROUTE PENDANT

LA CAMPAGNE 1914 - 1918

Mobilisé le 10 mars 1915 à l'âge de 18 ans et 5 mois, je pars mobilisé au 1^{er} Régiment d'artillerie de montage à Grenoble dans l'Isère au quartier Hoche à la 61^{ème} batterie de dépôt formée que des hommes de la classe 1916.

DEPART POUR GRENOBLE

Quand on a jamais quitté sa maison à part des promenades à Avignon ou quelques villages environnants et que l'on se trouve tout d'un coup au milieu de têtes étrangères, quel changement de vie.

Le 9 mars j'ai pris le train en Avignon avec le camarade Marcel VELAY qui allait à Roanne et Antonin PECOUT qui allait à Antibes.

Nous avons fait route avec VELAY nous sommes partis en direction de Lyon. Nous étions tout étourdis car nous partions au régiment mais nous savions aussi que nous partions en guerre ce qui changeait tout, enfin comme on ne savait pas ce que c'était, on partait presque contents.

C'est à Valence que nous nous sommes quittés avec VELAY car je changeais de direction. C'est là en attendant le train qui partait qu'à trois heures de l'après-midi pour Grenoble que j'ai fait la connaissance de SAINT PIERRE de BARJAC qui était désigné comme moi pour le 1^{er} régiment de montagne. Pendant ce temps on a visité un peu la ville car quoiqu'on ait pas eu beaucoup de temps, la ville n'est pas grande mais elle n'est pas mal surtout les jardins le long du Rhône.

A trois heures on a repris le train avec SAINT PIERRE et pendant tout le trajet on a pris de nouveaux collègues. Nous sommes arrivés à Grenoble vers midi où un peloton de soldats nous attendait à la gare pour nous conduire au quartier.

ARRIVÉE AU QUARTIER HOCHÉ A GRENOBLE

C'est là à la rentrée du quartier quand on a franchi ce grand portail en fer, ça vous donne une impression comme quelqu'un qui n'est plus son maître.

On est passé en premier lieu au bureau du colonel qui quand même était bon père de famille. Après une réception il nous a expliqué ce que c'était la vie de caserne et par la suite ce qu'on attendait de nous car il n'a pas oublié de nous dire que nous étions là que de passage et que notre devoir était le front.

Il nous a désigné chacun à notre batterie respective, c'est là qu'on m'a désigné à la 61^{ème} dans le bâtiment gauche en rentrant. Le quartier Hoche se trouve dans l'angle du boulevard Gambetta et la rue Hoche. En face du quartier se trouve la carrière ou mieux un emplacement qui servait pour la manœuvre du 1^{er} régiment de montagne et dans le

bout il y avait un grand bâtiment où il y avait le manège du 2^{ème} régiment d'artillerie de campagne.

Quant au quartier en rentrant il y avait le poste de garde à gauche et le bureau du colonel à droite. Un peu plus au centre deux grands bâtiments : un à gauche et un à droite. En face dans le fond se trouvait les cuisines et dans le fond à gauche il y avait les écuries, puis les bâtiments à matériel et l'infirmerie tout à fait au fond.

Quant à la cantine elle se trouvait après le bâtiment de droite près de la porte de sortie du matériel qui faisait face à l'entrée du quartier de Bonne où se trouvait le 2^{ème} régiment d'artillerie de campagne.

Quant à moi, je suis été logé au bâtiment de gauche au 3^{ème} étage à l'extrémité du bâtiment.

Comme caserne : tout était en état de neuf. Dans les chambres avec parquet dont tous les matins il fallait passer à la cire et très souvent à la paille de fer, car l'on avait pas de réfectoire et l'on mangeait la gamelle sur le lit. Il y avait bien une table de chaque côté, mais il y avait de place pour six, ce qui faisait pour douze et nous étions 24 par chambre. Aussi, il fallait quand la chambre était faite se donner soin en marchant car il glissait, surtout avec les gros clous aux chaussures, car on avait les souliers de vrai montagnard, ils devaient peser 1 kg pièce.

Là on a commencé à nous faire faire de la marche à pied, des demi-tours à droite et à gauche, ça a duré un mois, puis on a fait l'instruction des pièces de montagne le 65 et le 80, la signalisation à bras, le chargement des mulets etc....

Et quand même, tous les jours à midi et le soir à 5 heures, abreuvoir, souvent on quittait la manœuvre un peu avant pour faire le pansage des mulets. Quand a ça, trois fois par semaine on faisait pour commencer des marches, puis des manœuvres de mise en batterie dans la montagne.

Le Moncherolle et les trois pucelles, le Casque du Néron ou le fort St Enard, les montagnes les plus près de la ville, ce qui n'empêchait pas que quand on faisait le tour du Casque du Néron on se collait dans les 30 à 35 kilomètres. On partait le matin à 4 Heures 30 et on arrivait vers les 2 heures de l'après-midi. Comme arme on avait le 74 pour mousqueton, puis on a touché le mousqueton de cavalerie modèle 1902.

A tour de rôle on faisait le rôle de servant car on était 6 par pièce, puis on faisait le déboucheur, le tireur puis le pointeur. A part ça on suivait des cours de signaleur et on avait appris le morse, avec les appareils optiques qu'on portait comme un sac derrière le dos. Dans la chambrée il y avait BONNET et COMBIN de St Paulet de Caisson, les autres étaient de LYON, de l'Isère, de la Drôme, de la Haute Loire, et comme sous officier c'étaient des Savoyards ou Isère donc des réservistes c'étaient des braves

types. Dans la chambrée à côté il y avait DEVINE de Roquemaure et CHAUVET de St Maurice de la Drôme, on sortait très souvent ensemble.

MANOEUVRES A VILLARD DE LANS

Le 20 juin, on avait fini l'instruction, on est monté au VILLARD DE LANS pour faire les écoles à feu où l'on faisait la manœuvre dans les montagnes mais cette fois on tirait à bon des obus et balles. Après deux jours de manœuvre je suis été désigné pour faire la cuisine de la pièce, car encore l'on n'avait pas de roulante et l'on faisait la popote sur deux pierres dehors car chaque homme portait chacun, qui un plat, qui marmite, moulin à café, lanterne enfin tout le matériel de cuisine plus sa gamelle.

Enfin j'ai fais le cuisinier tout le temps que les manœuvres ont eut lieu. Les hommes partaient le matin vers les 4 heures du matin avec un quart de jus, et retournaient dans l'après-midi, on mangeait la soupe très souvent vers les deux heures. Les manœuvres ont duré 20 jours. C'est là que j'ai fais la connaissance de plusieurs familles : GODARD, MAYOUSE et MILLAND. Au retour à GRENOBLE par montagne a été une bonne étape car il y a 32 km sac complet au dos, heureusement que par moment les mulets nous aidaient car ils nous tiraient.

Après 2 ou 3 jours de manœuvre au quartier, j'ai passé un mois à l'infirmerie pour flaimagite, car justement je suis tombé sur un major qui était du Gard c'est ce qui me tenait là.

ATELIER DE M. MOUGUE - MAÎTRE SELLIER

De là il y a eu des demandes d'ouvrier bourrelier. Après avoir fait la demande je suis été travailler à l'atelier où l'on avait comme patron le Maréchal des Logis, M. MOUGUE qui était maître sellier. Nous sommes rentrés quatre jeunes donc un nommé MERLE de Vienne, BONNET de Roche en Reynier (Haute Loire) un de l'Isère et moi. Quant à l'atelier l'on était une vingtaine, presque que des territoriaux, dont quelques uns dont le nom PETIT comme brigadier, Deschamboux de Chamonix, Delonez, Canneaux etc.... de temps à autre j'allais faire une marche une fois par semaine, la batterie complète.

Nous prenions une fois par semaine la garde d'écuries. J'ai passé à peu près une année à l'atelier.

Le soir très souvent l'on sortait avec MERLE pour travailler en ville chez les bourreliers civils. On allait les aider car ils avaient des demandes de courroies de ski, et faire des sacs de soldats dont ils avaient pris d'adjudication.

A ce moment, il y avait au 2^{ème} artillerie de campagne, Orphant HURBAIN il était ami avec la famille MARCON qui habitait à proximité du cours St André. Le père était le patron d'une tannerie de peau pour gant à Fontaine, puis GRENOBLE.

Le dimanche on y allait avec le fils qui était réformé, quoique nous étions de la même classe. L'on passait le dimanche après midi au café restaurant à côté de la tannerie qui appartenait aussi à M. MARCON dont le fils qui travaillait à la tannerie avait une chambre réservé pour lui. Dans ce café c'était la réunion des officiers et principalement des majors ou docteurs car ils y faisaient des noubas à tout casser, nous jeunes trouffions, nous étions spectateurs.

RENCONTRE AVEC PANNET DE ROCHEFORT

A un moment donné, je travaillais le dimanche au matin en ville chez un bourrelier M. AUDOYE natif de Mussac au quartier St Bruno, à côté il y avait PANNET de ROCHEFORT qui travaillait aux usines GAY et JALLIFIER, il faisait des obus. Nous sommes été dîner quelques fois ensemble.

A la fin mai 1916 je suis remonté à nouveau aux écoles à feu au VILLARD DE LANS mais cette fois comme bourrelier. Donc je travaillais et logeait à l'hôtel de la Poste c'est là que nous avons notre P.C. ou poste de commandement. Mais le travail faisait défaut car les mulets étaient tous en manœuvre en montagne juste quelques fontaines au panneau à l'arrivée pour guérir les blessures ce qui avait à peu près pour une heure de travail.

Pendant ce temps, j'allais rendre visite aux anciennes de l'année avant, donc j'avais été très bien reçu. J'étais avec BONNET Jules de Roche en Reignier (Haute-loire) et comme famille au VILLARD DE LANS, il y avait les familles GODARD, MAYOUSE, MILLAN et le curé car il ne passait pas une journée sans venir me voir. Il me racontait la vie monotone des montagnes en hiver ce qui ne devait pas être le rêve.

Après avoir passé 20 jours avec la 73^{ème} Batterie, rien que de réservistes, je reçois l'ordre de rester encore 25 jours pour attendre une batterie de la classe 17 qui est montée le lendemain. J'avais touché des vivres pour 48 heures ce qui m'a donné de bonnes vacances car ça me faisait 45 jours hors de la caserne, aussi quand je suis retourné à GRENOBLE, j'avais engraisé d'une dizaine de kilos. Le maître sellier qui était maigre comme un clou ne me reconnaissait plus. Je lui faisais envie.

Quand nous sommes descendus pour la 2^{ème} fois des écoles à feu c'était le moment le plus critique. Comme les classes étaient finies c'était le moment de partir au front. En ce moment le régiment partait aux Dardanelles, mais vu le jeune âge, le ministre de la guerre n'a pas toléré que la classe 16 parte en formation de nouvelles batteries de 65^{ème}.

On nous a versé avec force copains des environs au 2^{ème} artillerie de campagne de GRENOBLE dont le quartier était en face le nôtre - Quartier de Bonne dans le

boulevard Gambetta, comme copains il y avait DEVINE de Roquemaure, CHAUVET de St Maurice de Drôme, FRICHET de St Laurent de Carnols, LARGUIER de Flaux, ALMERAS de Masmolène. Les autres ont été versés au 54^{ème} artillerie de campagne, d'autres au 4^{ème} artillerie à Besançon, d'autres au 6^{ème} artillerie à Valence.

Après quelques jours d'instruction au canon de 75^{ème} ont nous a fait partir en renfort au front le 27 juillet avec DEVINE, MANGIN de Marseille, AIMORNI de Genève et trois savoyards dont un nommé ANSELME et un brigadier ce qui allait changer le genre de vie car le beau temps avait fini.

Nous sommes embarqués à GRENOBLE par un beau temps. On a passé à Lyon - Dijon dont on a passé la nuit à Nuit sous Ravière dans une voie de triage. On est reparti vers les 8 heures et on a débarqué à la gare de LEMMES (Meuse) le 29 juillet donc on s'est aperçus qu'on partait en direction de VERDUN.

DEPART POUR VERDUN le 29 juillet 1916

Nous avons fait à pied jusqu'à Souilly puis en camion jusqu'à Cerrecourt, aller à pied jusqu'à Dieue sur Meuse où l'on a pris subsistance d'une journée au 14^{ème} train des équipages, nous avons juste dîné là et touché le repas du soir, pris le Meusien à Signy jusqu'à Pampaville et arrivé à pied à Nixeville où on a couché à la gare. Mais nous avons commencé à nous apercevoir ce que c'était le front car, routes encombrées de camions, de voitures de troupe de tous régiments.

Sur la pointe du jour on nous a dirigé vers l'échelon du 2^{ème} artillerie de campagne, groupe de renforcement dans le bois de Blercourt en lisière du bois de Sivry la Perche.

Après avoir pris contact avec la 23^{ème} batterie du 2^{ème} artillerie de campagne où j'ai été versé.

A la nuit on a monté en position aux pièces en plein champ de blé, camouflés avec des gerbes de blé qui avaient été moissonnées. On n'a pas tardé à avoir le baptême de feu car c'était le moment où ça battait son plein de notre côté de la Meuse car c'était l'éclatement d'obus tantôt près dont on se couchait, tantôt plus éloigné, et l'on entendait les mitrailleuses en avant dont en première ligne, aussi nous ne faisons pas les flambarde, car c'était une vrai surprise.

Ce qui nous consolait c'est que nous étions tous à la même enseigne, nous étions à la gauche du bois Bourrus, j'étais versé à la 1^{ère} pièce dont on avait comme sous-officier DURET de LYON comme Maître peintre SAVOIE un savoyard qui était très chic, un nommé PELISSIER de la Grave en Isère, CONIER de la Haute-loire de St Julien Molin Molets, AIMORNI de Genève et moi.

Le 29 août 1916 je suis monté à l'observatoire avec le Maréchal des Logis TROUVAS de Lyon jusqu'au 1^{er} septembre. Après avoir passé deux journées à l'échelon pour se nettoyer car ça avait été aussi le baptême des poux et des rats. Comme poux nous ne pouvions pas plus en avoir car nous étions une chair fraîche pour eux.

DANS LES TRANCHEES.....

On a remontait à la position. A notre arrivé à la nuit toujours avec le Logis TROUVAS en première ligne à la tranchée de Foix où l'on a passé 4 journées. Là ça a été cette fois le vrai baptême complet car nous, nous restions là pour signaler s'il y avait avance ou recul mais ce que je puis dire que je n'ai jamais vu des choses plus horribles, car l'infanterie qui était avec nous faisait attaquer ou contre attaquer et que après ces moments d'enfer, il fallait vite réparer les tranchées, envoyer des barbelés en avant et aider à ramasser les restes des camarades d'infanterie qui étaient de partout mélangés à la terre.

J'ai fais le trafic assez longtemps tous les douze jours, soit au Bonnet de Levêque, Mort-homme. Ce n'est pas besoin de dire que nous étions en plein *pastis* et si nous nous sommes sortis de là sans trop de coups c'est sûrement que quelque chose nous protégeait et encore on se trouvait heureux car comme artilleur on suivait le colonel d'infanterie car notre mission était de signaler les ordres du Colonel tandis que les fantassins eux partaient au coup de sifflet à l'attaque, car comme j'en ai parlé plus avant c'est une chose qui ne peut pas s'expliquer, il faut avoir passé ces journées et ces nuits affreuses pour s'en rendre compte.

Après comme on dit, après le combat on se regroupait pour faire front car les brancardiers avaient du travail et a peu près tout le monde restant faisait le fossoyeur. Il fallait recouvrir de terres les collègues après que quelques brancardiers avaient pu ramasser quelques objets et un élément militaire ou plaque pour avoir la certitude qu'ils avaient bien été tués. Et même ils étaient tellement déchiquetés qu'on ne pouvait pas identifier tous les hommes.

VERDUN n'a pas succombé, mais le sacrifice français a été grand. On ne doit pas l'oublier.

On allait chercher l'eau à la nuit au village de Chatancourt ou ce qui restait du village, à une fontaine, un ruisseau qui passait par là et servait de réserve aux deux armées autant aux Allemands qu'aux Français. Très souvent des vies humaines ont été épargnées d'un côté comme de l'autre, car c'était le seul endroit où la loi de la guerre s'arrêtait par petites rafales on attendait sans tirer que les uns soient partis pour se ravitailler, le ravitaillement des premières lignes se faisait par les territoriaux avec des ânes, chaque âne avait ses deux sacs à terre pleins, mais il ne faut pas dire qu'ils arrivaient tous, car il n'y en avait pas mal de démolis quoique tous les ânes n'arrivent

pas, il y en avait assez pour tous, car il en manquait tellement à l'appel qu'on avait à manger plus ou moins, mais enfin on tenait.

Quelques temps après, la batterie a été au repos un jour pour se nettoyer à l'échelon dans le bois de Sivry la Perche. Avec le Maréchal des Logis DURET de Lyon on a fait une promenade Jouy - Clerlhène - Bois St Pierre et retourner par Blercourt, et le lendemain l'on remontait comme habitude aux tranchées avec le Maréchal des Logis TROUVAS à la tranchée Boivin où il y avait attaque et contre-attaque mais on était un peu habitué que ça nous choquait moins.

Au retour à la position on passait son temps à faire des positions sous le bombardement plus ou moins fort mais ça ne s'arrêtait pas.

VISITE DE MON FRERE JULIEN le 22 octobre 1916

Enfin le 15 octobre l'on a ramassé ses bagages et dans la nuit l'on mettait les voiles. On était relevés. On partait au petit repos dans le bois de Sivry la Perche à côté d'où l'on avait été une fois. C'est là que j'ai eu la visite de Julien (mon frère) le 22 octobre qui cantonnait au Bois St Pierre au 15^{ème} escadron du tram, on a passé la journée ensemble ce qui m'a fait bien plaisir car depuis le début de la guerre on ne s'était plus vus.

Le 1^{er} novembre nous avons de nouveau remis ça. Nous sommes aller mettre en position dans la forêt d'Herre mais cette fois de l'autre côté car la première fois nous étions du côté de Bettelinville et cette fois nous étions du côté de la ferme la Verrière en arrière de Montzeville pour relever le 58ème artillerie de Campagne 1^{ère} Batterie.

Le 18 novembre il a commencé à neiger en abondance, ce qui a amener un peu de calme car quand même, quand il pleuvait ou qu'il neigeait ça enrailait un peu et ça nous mettait un peu de reprise à la vie. Mais quoique ça, on ne restait pas inactifs car on a fait du terrassement, abris sur abris ou position où l'on a évalué après calcul que matériel et main d'œuvre : un abri à 40 000 Frs.

Quand on parle abri ce n'est pas une simple tranchée. L'abri en question mesurait 10 mètres de long pour 3 mètres de large et 2.50 mètres de haut dans terre, à une profondeur de 7.50 mètres avec entrée de chaque bout, ce qui faisait 5 mètres de terre, poutrelles de chemin de fer, chaînes tronc de 60 à 80 que l'on mettait côte à côte et reliées avec du fil de fer et traverses clouées.

Il y avait que la rangée de haut que l'on mettait des poutrelles en fer. Ce qui pouvait tenir un bombardement, mais quand même quand on recevait des 210 ou des 280 il ne faut pas dire que ces abris quoique forts, étaient souvent ébranlés et défaits. Les sorties étaient ébouées ce qui a coûté la vie à beaucoup de collègues.

PREMIERE PERMISSION le 23 novembre 1916

Le 19 novembre 1916, je me suis rencontré avec un type de Valliguières dont il est resté 20 jours en subsistance à la Batterie. Il faisait parti du 81 artillerie lourde et le 23 novembre enfin je partais pour la première fois en permission du front. J'ai passé à Jubecourt, Ville sur Cousances et embarqué à Fleury sur aire avec CHAUVET de St Maurice de la Drôme et Roche de la Roque, pris Pont St Esprit et arrivé à Avignon le 5 décembre 1916.

Je puis dire que l'on connaît un bien être quand après tant de mauvais jours l'on se retrouve chez soi avec ses parents et ses amis.

Oui mais tout n'est pas fini, car il y en a encore beaucoup à faire. Le 10 décembre 1916 j'ai à nouveau embarqué à Avignon et remonté retrouver les compagnons de misère. L'on a fait de nouveau attaque et contre-attaque.

Le 14 décembre 1916 l'on a ouvert un barrage à 4 heures du soir a volonté. Il fallait compter au moins dans les 150 obus par rafale et par pièce après le soir on a accroché les pièces et l'on part prendre position en avant à 800 mètres des premières lignes dans la vallée de la Noé en-dessous de la route d'Isnes à Avancourt et les vallées avec quand même un mètre de neige, position avancée où l'on a relevé le 13^{ème} artillerie de campagne 24 Batterie où l'on y a passé les **fêtes de la NOËL**.

Les combats ont été quand même un peu moins durs car il y avait à peu près un bon mètre de neige et il a gelé jusqu'à 32° en dessous de zéro. L'on a tiré qu'une fois la veille où l'on a été relevés, ce qui n'a fait que pour nous faire repérer et c'est le 3^{ème} régiment artillerie de campagne qui a récoltait le tir que nous avions fait car ils ont été pilonnés avec les 210.

Durant le temps que nous étions là dans le ravin de la Noé, position avancée, nous sortions le moins possible et que la nuit, et encore il fallait remuer la neige ou l'on passait.

Pendant ce temps nous avons eu comme on avait fait les classes dans l'artillerie de Montagne, l'on a fait appel à nous les quelques uns pour partir au camp de Satonay à LYON comme instructeur en formation de nouvelles batteries et partir comme cadre à des hommes venant des équipages militaires ou de la cavalerie et partir en Orient. Peut être moins de coups durs, mais il y avait des maladies, fièvres, paludisme et dysenterie. Ce que nous avons refusé et sommes restés au 2^{ème} de campagne.

RENCONTRE AVEC PAUL VACHE DE ROCHEFORT le 21 janvier 1917

Nous sommes restés là jusqu'au 21 janvier 1917. La veille du départ nous avons écoulé un lot d'obus tout rouillé. L'on a fait un barrage comme en pleine attaque et c'est ce qui a fait le malheur de ceux qui nous ont relevé car pour la relève on avait laissé des traces

de roues sur la neige sans les camoufler, c'est ce qui a provoqué l'anéantissement de ceux qui nous ont relevés. C'est ce que m'a raconté VACHE Paul de Rochefort qui était brancardier dans l'infanterie et se trouvait là au moment de l'action.

Le 21 janvier 1917 dans la nuit, nous sommes partis par sections, passé à Recicourt - Brocourt - La Ferme la Vernière et rejoint l'échelon qui se trouvait au Bois St Pierre à 2 km de Brocourt.

Nous sommes arrivés le 22 janvier 1917 pour se nettoyer et en même temps se reformer car il en manquait à l'appel en tués ou blessés. On a reçu des renforts le 25 janvier 1917. L'on est reparti prendre position à nouveau dans la forêt d'Herre dans le secteur d'Argonne. On a passé Brocourt - Brabant - Patois - Aubréville et relevé le 56^{ème} artillerie de campagne 6 B dans la neige où il faisait un froid terrible 32° en dessous de zéro. Tout arrivait gelé, le pain, le vin n'était qu'un bloc de glace et réchauffé c'était imbuvable. Il fallait avec des boîtes à esprit de vin qu'on nous donnait, faire tout revenir avant de le manger, même le pain.

Après une paire de jours on a changé et l'on a été dans une ancienne position taillée dans le talus où l'on avait d'abris qu'une simple tôle avec de la terre dessus. Ça nous ne protégeait pas des obus, mais toujours du froid car on avait trouvé dans le village d'Aubréville qui se trouvait à peu près de 1 km de là, au trois quart démoli, une petite cuisinière en fonte, ce qu'avec du bois dans notre petit abri l'on pouvait tenir vu que le secteur s'était bien calmé.

Tellement il y avait de la neige de un à deux mètres selon les endroits, l'on avait fait un trou à ordures et placé une fermeture à grillage où les merles venaient là pour manger car ils ne trouvaient plus ailleurs. Aussi nous faisons de ces *rasias*, tellement on en attrapait qu'on en faisait descendre à l'échelon pour améliorer son ordinaire. On en a attrapé plus de 200 par jour dans un seul trou.

Pendant cette période, je montais à l'observatoire du Mamelon blanc où je faisais la liaison tous les matins vers les 4 heures avec le poste du colonel d'infanterie et d'officier d'artillerie au poste 314 et Forimont. Ce n'était pas toujours le rêve car il fallait passer dans des boyaux où il y avait des caillebotis de fortune que tous les 10 mètres l'on partait par tête.

Il fallait traverser des marécages car en plein hiver quoiqu'il gelait moins, le thermomètre était à 5° en dessus, les moustiques nous dévoraient.

2^{ème} PERMISSION le 27 février 1917

Après avoir resté 6 jours, je suis descendu à l'échelon pour me nettoyer en passant par Aubréville - Vraincourt - Auzeville où je suis parti en permission pour la 2^{ème} fois le 27 février 1917.

Embarqué à Clermont en Argonne jusqu'à Avignon. Enfin quelques jours de renouveau où l'on se rencontrait avec quelques anciens collègues du pays. L'on se racontait la vie que l'on tenait qui était à peu près la même quoique l'on ne soit pas dans le même secteur, mais l'on s'apercevait chaque fois que l'on venait en permission qu'il en manquait quelques uns qui ne retourneraient plus.

Enfin le 10 mars 1917, il a fallu mettre encore les voiles et remonter sur le front. Je suis arrivé à l'échelon le 11 mars 1917. Je suis remonté le même jour à la position où le 14 mars 1917 je remontais à nouveau à l'observatoire de Cigalerie cette fois qui se trouvait en face de Vauquois à peu près 1 KM par boyaux ou 200 mètres en ligne droite.

Secteur de mine, tous les matins il y avait des parties de tranchées qui sautaient. Le village de Vauquois a été miné par les Allemands et avait descendu dans une brèche de 17 mètres de profondeur, ce que d'un mamelon où il en restait deux. Le plus haut était occupé par les poilus avancés des allemands et le petit côté était occupé par les Français donc nous avions guère d'avantage à part les mêmes.

Le poste observatoire des Cigaleries se trouvait là. Les crapouillots jouaient un gros rôle avec grosses torpilles à ailettes qui ébranlaient tout abri et en même temps le tympan des hommes.

J'ai eu l'occasion de me trouver avec un officier de l'infanterie qui regardait avec ses jumelles et ne reconnaissait rien, il m'a demandé où se trouvait le village de Vauquois quand je lui ait dit où se trouvait le village qui était au fond du ravin, il s'est mis à pleurer car il m'a dit qu'il ne reconnaissait plus le pays où il était né et avait passé sa jeunesse.

Je l'ai conduit à travers les boyaux à la seule remarque qui restait : Une borne kilométrique à peu près 100 mètres du village en bas de la côte. Point extrême car après il y avait des barbelés. Il m'a racontait un peu sa vie et qu'il la reconnaissait. Il a pris une photo avec un petit appareil qu'il avait dans sa musette.

Le 30 mars 1917 je suis descendu à la position et pour tuer le temps l'on nettoyait les caniveaux où passaient les fils téléphoniques.

Le 3 avril 1917 je suis remonté à l'observatoire du Mamelon blanc faire liaison avec le Forimont et l'observatoire ou Forimont et le P.C. Isep du commandant au poste 341. Là on marquait ce que l'on voyait dans le secteur même si l'on apercevait une pièce que l'on avait pas vu la veille.

Nous avions un appareil qui marquait la direction du bruit je pense une boussole dont on traçait la direction d'un simple trait ce qui servait au repérage des batteries ennemies.

JOUR DE PAQUES le 8 avril 1917

Le 8 avril 1917 je suis descendu à la position, jour de Pâques où j'ai été pris sous un bombardement de 77. Furant et obus à gaz ce que pour faire 4 km j'ai mis de 3 heures du matin nuit à 7 heures. Enfin je suis arrivé sain et sauf. **Le Bon Dieu m'avait une fois de plus protégé.**

A ce moment, avec le groupe du 2^{ème} régiment artillerie de campagne et le groupe de renforcement du 15 corps et un groupe du 16 corps, on a formé un régiment complet, dont on a pris le numéro de 202 Régiment d'artillerie de campagne avec 3 régiments d'infanterie le 261 - le 339 et 340 - l'on a formé la 64^{ème} division le 1^{er} avril 1917.

Le soir du 8 avril ayant remonté à l'observatoire du Mamelon blanc, comme chance on a eu, un bombardement de torpilles asphyxiantes de 7 à 8 heures du soir, enfin à nouveau ça s'est bien passé jusqu'au 12 avril.

Plus ou moins bombardé, mais presque tous les matins c'était rare, qu'il n'y ai pas eu quelques mines qui ait sauté en 1^{ère} ligne de tranchées, enfin le 12 avril on a redescendu de position où la batterie a été relevée une batterie du 56^{ème} artillerie 7 batterie en bordure de la forêt d'Herre en plein champ de pommiers.

A ce moment là, j'ai été désigné à faire fonction de garde forestier à la position 81 près de la ferme Fontaine au Chêne où il ne restait que quelques pans de mur. Ce que je faisais n'était pas trop fatigant. Je prenais note des tombes isolées qui se trouvaient dans la forêt car ce n'était pas rare qu'à chaque tombe il n'y ai pas un indice du nom et régiment inscrits sur le casque ou principalement inscrit sur un papier dans une bouteille ou un bidon déposé là sur l'emplacement.

J'en prenais note et je le signalais à l'agent qui venait à peu près journallement. Il n'y avait pas de noms aux endroits où il y avait eu corps à corps. Ça a été terrible, on avait ouvert des tranchées et ce n'était pas rare de voir ces longueurs de tranchées plus ou moins longues où l'on voyez inscrit «**ici repose le nombre : soit de français soit d'allemands soit de mélangés**».

Le 26 avril 1917 j'ai été rappelé à la position reprendre place à la pièce et le 30 avril nous avons changé de position un peu sur la gauche en plein champs, qu'on avait appelé «les Pommiers» car c'était un endroit où il y en avaient beaucoup et là nous avons comme par le passé, continué à organiser nos positions.

Nous avons fait une sape de 7 M de profondeur et 11 m de long avec deux sorties une de chaque bout en 18 jours à 4 et 6 hommes.

Le 6 mai 1917 je suis venu avec des collègues travailler à un endroit qu'on appelait le rendez-vous de chasse en arrière du Camp d'Ervin pour le 8^{ème} artillerie dans une

forteresse où j'y ai trouvé comme brigadier un nommé LARNAC d'UZES. A la 38 Batterie P. 77 nous y sommes restés jusqu'au 12 mai.

Le 13 mai 1917 ont nous a envoyé à une position avancée jusqu'au 26 juin 1917. C'est là qu'on a eu une grosse chance car on a été bombardés avec des 210. Il y a un obus qui a rentré dans l'abri sans toucher aucune résistance et en fin de course et resté sur une couchette sur grillage et n'a pas éclaté. Un collègue qui était couché à côté quand il a senti la chaleur de l'obus car quand il arrive, il est toujours rouge. Il a été pris de panique et il était plutôt mort que vif sans avoir le moindre mal. Aussi il en a été trois jours malade mais non évacué car il n'était pas touché car il faut dire que pour être évacué il fallait que le sang coule.

PRIME DE TRANCHEE 1^{er} mai 1917

C'est à cette date qu'on a commençait à toucher le 1^{er} mai, la prime des tranchées. Ce que de 0.25 Fr par jour ça nous a augmenté de 0.75 Fr ça a mis à 1 Fr - somme colossale car on se sacrifiait pour 1 Franc par jour mais que quand nous montions en ligne, sitôt au repos ont retombé à 0.25 Fr.

3^{ème} PERMISSION le 22 mai 1917

Après j'ai été travailler ailleurs ou à la position jusqu'au 22 mai 1917 où je suis parti en permission pour la 3^{ème} fois.

RETOUR A VERDUN le 5 juillet 1917

Je suis retourné le 5 juillet toujours à la même position jusqu'au 16 juillet où l'on m'a envoyé suivre des cours de mitrailleuse contre avion au fort de Landrecourt à 4 km de VERDUN. Fort où à l'entrée est écrit «**PÉRIR SOUS LES RUINES DU FORT PLUTÔT QUE DE SE RENDRE**».

Pour y aller, j'ai passé par Ville sur Couzance, Ramrou, Souhaisne, Lempire et Landrecourt. L'on a commencé les cours le 17 juillet. La St Etienne, Hoskis sur trois pieds et appareil P.B. L'on s'y trouvait de tous régiments autant artilleurs que fantassins et territoriaux. J'y suis resté jusqu'au 30 juillet où je suis retourné en passant à Landrecourt, Lemmes, Osches, Ipeccourt, Autrecourt, Larges, Troidos, Rancourt et en plein bois où la batterie était au petit repos.

En arrivant j'ai eu une grande surprise car CHAUVET en me voyant m'a embrassé comme si j'étais un revenant car j'avais passé quelques jours pour disparu, car les trois collègues ANSELME (Savoyard) RICARD du Tarn et MAZOYER (Ardèche) qui étaient montés construire un observatoire en 2^{ème} ligne ont été tués tous les trois par un 77 et

comme l'on a rien retrouvé des trois corps, ils ont été pulvérisés. RICARD avait été désigné à ma place lorsqu'il arrivait de permission et l'on croyait que c'était moi qui était porté disparu, aussi tous étaient abasourdis en me voyant.

Même le capitaine, enfin en vérifiant au bureau l'on s'est aperçu que c'était RICARD qui était disparu. **Enfin le Bon Dieu m'avait une fois de plus protégé.** C'était quand même malheureux pour les collègues car je l'ai bien plains. On avait été du même convoi du dépôt de GRENOBLE. On a relevé quelques restes, sans pouvoir les identifier et même que je crois qu'ils ont été portés disparus quoique on ait ramassé quelques restes qu'on a enterré au cimetière militaire d'Auzeville.

Je remontais le 1^{er} août en position et commençais des tirs d'arcellements, tirer nuit et jour, se relever de 4 heures en 4 heures, on tirait exprès pour se faire repérer pendant que d'autres régiments faisaient des positions nouvelles. C'était une sale besogne que nous faisions car sur la fin l'on ne pouvait même plus approcher des pièces car il nous arrivait des rafales de 88 furants et des 77 et l'on avait l'ordre de foutre le camp sitôt tiré car nous savions qu'il y aurait la réponse. Chose rare malgré ce trafic que nous faisions, aucune pièce n'a eu du mal. Un de nous se déplaçait pour charger la pièce puis l'on tirait avec un fil de fer de 100 mètres ce qui nous donnait le temps de déguerpir.

Par contre, le 13 août ainsi que le 17 et 19 l'on nous a foutu un de ces barrages à obus à gaz lacrymogène que nous avons été tous intoxiqués quoique nous ayons les masques, des batteries complètes ont été évacuées, mais quoique atteints, l'on avait eu des brûlures de partout, l'on transpirait, les yeux étaient tous rouges et nous cuisaient.

Mais comme il n'arrivait pas de renfort, l'on nous a laissé en position et soigné sur place, car il fallait coûte que coûte tenir, l'on a supprimé le vin, on nous a mis au lait, des pansements sur place, on tenait le côté droit du Mort-homme et la côte 304.

Le 20 mai 1917 où l'attaque avait échoué, l'on y a remis ça à nouveau le 22 mai 1917 où de la première pièce je suis passé à la 4^{ème} pièce pour remplacer le pointeur qui avait été évacué pour blessure. C'est vrai que nous avons eut des journées chaudes.

Le 31 août des collègues ont ramassé un ballon allemand. Après quelques jours calmes, on a été à la position pour nettoyer le matériel et de temps à autre l'on allait se baigner dans l'Aire, petit affluent de la Meuse et quand les Allemands nous apercevaient, ils nous faisaient courir en faisant du plat-ventre car ils nous envoyaient des 77 furants.

Enfin après avoir reçu des renforts je retournais prendre ma place à la 1^{ère} pièce car c'était la pièce préférée toujours la première en marche. Mais la plus tranquille pour le commandement car comme homme et chef, l'on faisait qu'un.

Le 26 septembre 1917 l'on a eu une revue du capitaine, chose que depuis que nous étions sur le front l'on avait jamais eu une revue et enfin le 30 septembre nous avons été relevés par le 16^{ème} artillerie et partis au grand repos le 4 octobre. J'ai fait 25 km sur

route, passé à Troidos, Passavant, Brizeaux et Villers d'Avaux où l'on a embarqué toute la division. L'on a quittait le secteur de VERDUN.

CAMP DE CHÂLONS SUR MARNE le 4 octobre 1917

Depuis fin juin 1916 jusqu'au 4 octobre 1917, dont 14 mois, dans ce secteur. L'on a débarqué à Sommessous, passé à Sompuis et arrivés à Margeri au camp de CHÂLONS où l'on a été assez bien reçus par les civils. Mais surtout mal logés, on était dans un grenier à foin où les quatre vents faisaient rafus jour et nuit.

Enfin comme nous étions au repos et que nous n'avions pas le souci des coups, l'on était heureux.

Pendant ces quelques jours, quelques hommes faisaient des manœuvres de cadre, servir de cobayes aux jeunes officiers. Enfin quant à moi et quelques collègues l'on a eu le vrai repos. Noubas sur noubas, parfois tirer quelques seaux d'eau pour faire boire les chevaux dans des puits qu'on tirait à 22 mètres de profondeur.

4^{ème} PERMISSION le 11 septembre 1917

Enfin le 11 septembre je suis parti en permission pour la 4^{ème} fois. J'ai embarqué à Gigny, passé 6 jours à ROCHEFORT pour se retremper du soleil du midi. Ce qui faisait du bien, mais malheureusement il y avait de nouveaux collègues qui ne retourneraient plus, ce qui n'était pas gai.

Au retour à GIGNY le 28 septembre 1917 quand je suis arrivé au camp de Châlons, la division avait embarqué pour une destination inconnue. Il restait qu'un dépôt d'infanterie du 267^{ème} infanterie qui était là pour ramasser les permissionnaires de la division.

On a été à Bradonvillers et Sompuis après y être restés 4 jours pour attendre la rentrée de tous les hommes de la division.

L'on était partis en camions autos jusqu'à Molly où l'on nous a embarqué direction Meaux, l'on allait toujours à l'aventure sans savoir où l'on nous menait.

Quand on s'est aperçu que l'on prenait la direction de LYON, l'on se demandait si c'était pour l'Orient ou l'Italie. Quand à ce moment on ne brillait pas trop, l'on a pris la ligne du Teil - Pont d'Avignon - Avignon - Tarascon - Marseille - Toulon - Nice - Ventimille. Nous voilà hors de France, puis Gène jusqu'à ce moment l'on croyait que c'était pour l'Orient, mais là ont nous a dit que c'était pour le front Italien.

FRONT ITALIEN le 2 novembre 1917

L'on a passé la frontière le 2 novembre 1917. L'on a fait tout le voyage sur plate-forme, un couvre pied et comme nourriture on avait touché deux boîtes de singe, une boule de pain, ce qui nous fallut passer 5 jours avec ça. Aussi toute nouba était supprimée car il fallait vivre sur notre portefeuille.

Quoique aux gares en Italie, on était attendus avec enthousiasme, car l'on nous apportait des sandwiches et du vin. Ont a passé à MILLAN - VERONE et Pesciera et l'on a débarqué à Descenzane.

Débarqués à la nuit, l'on nous a fait cantonner à 4 km dans le bois à un couvent où un sanctuaire de ST MARTINO où l'on nous avait mis dans des pièces en voûte de 1 m d'épaisseur et sur des dalles froides. C'était juste pour y attraper la crève. Aussi avec CHAUVET nous avons sorti de ce labyrinthe et nous sommes venus nous coucher dehors sous une haie d'aubépine. C'est au jour que nous nous sommes aperçus que nous dormions en bordure d'un cimetière. Les tombes nous tenaient compagnie. C'est vrai que l'on y avait un peu l'habitude en ligne.

Le lendemain matin après fait le tour du sanctuaire, nous sommes été au magasin chercher un souvenir de passage et comme nous avons compris quoique bien reçu qu'il y avait un certain froid du côté clergé. Car en prêchant ils avaient bien dit de ne pas nous faire des mauvaises manières, mais quand même que nous étions en majorité païens, c'est pourquoi nous avons acheté une petite quantité de petites médailles bon marché, que l'on a distribuait aux gosses où l'on était cantonné.

Le lendemain matin, l'on partait après avoir fait 20 km à pied. On nous a cantonné dans une ferme genre domaine d'un Français où l'on a été très bien reçus. On nous a payé le café en arrivant et le lendemain matin avant de partir l'on nous a fait déjeuner. On était une vingtaine d'artilleurs, nous sommes repartis après avoir fait 25 km.

Nous sommes pourtant arrivés à notre régiment, mais à la batterie de tranchée où l'on a passé la nuit et le lendemain l'on arrivait à la batterie dans la ville de SALO, jolie ville sur le lac de Garde où il y a de jolies villas qui avaient front sur le lac. L'on y est restés 8 jours en attendant de reformer la division.

On a cantonné dans les écuries de l'abattoir où tous les jours notre plus grand travail était la pêche. Car où le sang qui coulait des caniveaux des bêtes qu'on écorchait, allait couler dans le lac, pas besoin de dire qu'il y avait une quantité de poissons gros ou petits. On s'était procuré un panier de ménagère qui servait à aller laver, et d'une fenêtre, l'on descendait au bout d'une corde et on avait soin d'y mettre une pièce dedans pour que le panier descende au moins 1 mètre et demi dans l'eau, aussi chaque fois que l'on retirait le panier il y avait au moins 1 à 2 kg de poissons de toutes grosseurs. Aussi tout le groupe mangeait des poissons fins frits et que ce soit ceux qui travaillaient à l'abattoir, soit les voisins que nous prêtaient le panier, quoique défendu

de pêcher, tout le monde fermait l'œil parce qu'on était militaire, mais les civils ne s'y hasardaient pas car c'était très sérieux.

C'est là qu'on s'est aperçu que le régime italien n'était pas le même qu'en France. Que la liberté n'existait pas car les carabinieri étaient beaucoup plus sévères que nos gendarmes en France.

Le soir, tous les jours avec le concours de la musique du 261^{ème} d'infanterie, chose que nous n'avions plus entendu depuis l'avant guerre. On avait fait avec du papier au bout d'une canne des flambeaux, marqués VIVE LA FRANCE - VIVE L'ITALIE l'on faisait retraite aux flambeaux. On partait en ville musique en tête en chantant la Marseillaise ou la Madelon ou l'on allait bras dessus bras dessous avec la jeunesse Italienne. Ca a été 8 jours de fête c'était pour redonner l'élan à la population car après l'affaire de Caporetto le moral avait bien tombé.

Le 12 novembre 1917 nous repartions à nouveau en passant à Pesquiera où l'on y a passé 48 heures logés dans un théâtre, repartis le 14 passé à Vérone - Ermanuel Extra et couchés à Saluti da Tornoza Rouca, repartis où l'on a logé à une ferme à 2 km du parc, repartis le lendemain on a passé à Montebello et arrivés à Créazy. Nous y avons resté quelques jours où l'on allait mettre en batterie d'arrière aux environs de Montebelloune. Nous y sommes restés 8 jours, les pièces étaient camouflées dans des terrains pleins de gros mûriers. C'est là qu'on couchait dans des grandes magnaneries grand bâtiment immense pour y élever au moins ce qu'on appelait chez nous au moins 100 onces de graines de ver à soie, l'once valait 30 grammes ce qui doit faire 3 kg de graines, il y avait de quoi amuser le personnel qui y travaillait.

Après ce temps, on est parti en passant à Vicenze et allait coucher dans une ferme à Terrosa, repartis le lendemain et allait aux environs de Trévisé où l'on a été mettre en position en arrière du Mont Grappa à Possagne car il y a un magnifique temple de Canove pour y arriver nous sommes passés à Castel Franco, Solferino. A la sortie de Solférino il y a une côte assez forte, l'on y a été accueillis avec des fleurs toute la population criait **VIVE LES FRANÇAIS**, c'est vrai que sur la colline en dessus de Solférino il y a eut un combat acharné en 1859. Sur le côté de la route il y a une colonne où il y avait inscrit : **AUX MORTS FRANÇAIS TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR EN 1859.**

Quand nous sommes arrivés là le commandant a arrêté la colonne en nous criant : Canonniers saluaient car c'est ici que nos anciens sont tombés pour la même cause que nous.

De là nous sommes venus cantonner à Castel Franco où l'on a commencé à voir que c'était là que commençait le front car l'on a vu des réfugiés évacués, l'on a même ramassé des gosses tout seuls sans parents, dont on y a donné à manger, une couverture à trois pour se couvrir la nuit , du pain et des boîtes de singe.

C'est à Possagne que nous avons pris contact avec les Autrichiens et l'échelon était à Posa, mais là on n'a pas eu des coups car la guerre n'était pas comme en France si meurtrière.

Nous qui étions habitués à faire des barrages sans fin, quand nous sommes arrivés à tirer, on aurait dit que toutes les montagnes s'ébranlaient. un écho sans fin.

On y a fait l'attaque du Mont Grappa. On est descendu un peu à droite où j'ai monté quelques jours à l'observatoire de Col Alto, observatoire montagne qui avance dont la Piave contourne. Cette montagne est pleine de châtaigniers, aussi, sitôt qu'on avait le temps on faisait des cannes comme quand on était aux batteries alpines.

Dans le village de Possagne qui était évacué, il n'y avait plus de civils, tout était resté dans les maisons, aussi l'on prenait dans les caves, les tonneaux de vin que l'on portait en bordure des passages où la relève de l'infanterie passait où chaque fantassin remplissait son bidon et on y faisait rôtir des châtaignes à volonté car les caves étaient pleines de châtaignes.

On est descendu relever on a été à Bassano. On a passé à Cusinati et Bassano nous sommes été cantonnés dans un petit hameau.

FETES DE LA NOËL 1917

Nous y sommes resté un mois environ dont on a passé les fêtes de la NOËL. Nous avons acheté une grosse dinde qui pesait 5 kg. Elle nous a coûté 3 francs que l'on réservait pour passer la fête. L'avant veille de Noël un ordre est arrivé qu'il fallait partir, aussi on s'est empressé de la tuer et le même soir on l'a mangé. On a fait une nouba deux jours avant la fête, on n'a pas eu le temps de faire un *roupillon* qu'on allait former colonne sur la route où l'on a resté presque 2 ou 3 heures. On a reçu contre-ordre et retourné dans nos cantonnements jusqu'au 10 janvier.

Aussi on a rouspété, le capitaine nous a fait acheter des poules pour l'ordinaire en plus, ce qui nous a fait passer les fêtes de Noël assez bien. On couchait derrière les vaches.

Le 10 janvier par un temps gelé, neigeux, nous sommes remontés prendre position dans une ferme en arrière de Possagne où l'on a relevé le 256^{ème} artillerie 23 Batterie. Nous avons fait des tirs d'arcèlement et le 14 janvier nous attaquons le Mont Ferrera, j'ai été passé de nouveau 7 jours au poste de Col Alto sur la Piave. Je suis retourné à la position. Descendu le 9 février et le 18 à l'échelon à Posa où on a été relevé par le 227 artillerie 26 Batterie. Nous sommes allés coucher à Vicenze Faubourg St Paulo. On est reparti le 17, passé à Creazza et l'on est arrivé à Castel Gomberto où l'on a cantonné par section à 2 km du pays dans une ferme où l'on a couché dans une petite chapelle comme on en voit ici en France surtout dans le midi.

Pendant qu'on était là quelques servants ont été faire des positions au Plateau des 7 communes à Thènes.

Le 22 février je suis été au dentiste à Mabo et à Montebello en passant par Montechio. Au retour j'ai fait le bourrelier jusqu'à ce que je parte en permission. C'est à côté de Castel Gomberto pas loin d'où nous étions cantonné à peu près à 1 km à vol d'oiseau, il y avait deux châteaux en ruine sur deux mamelons. C'était les châteaux de Roméo et Juliette.

5^{ème} PERMISSION le 10 mars 1918 avec mon frère JULIEN

Le 10 mars je suis parti en permission pour la 5^{ème} fois. J'ai été embarqué à Tavernelle, passé à Milan, Turin, Modane, Chambéry, Lyon et je suis arrivé en même temps que mon frère Julien qui retournait de l'Orient d'où nous avons passé la *perme* et passé quelques jours en famille.

Le 25 mars, je partais prendre le chemin du retour, en passant par Lyon, Chambéry, Modane, Turin, Milan et Vérone où à l'arrivé la division ainsi que le régiment était à nouveau parti et fait retour en France car les Allemands avaient enfoncés les lignes anglaise dans la Somme.

RETOUR SUR LE FRONT FRANCAIS DANS LA SOMME le 25 mars 1918

On a rembarqué avec les restes de la division et 36 heures après nous débarquions dans une petite gare à côté de Beauvais, cette fois pour retourner en France on a passé par Ventimille, Nice, Toulon, Marseille, monté par la ligne du Teil, Lyon, Nevers, Juvisy et débarqué à la Chapelle au Pot où j'ai été rejoindre le régiment à la Fraye.

J'avais fait le parcours avec l'état major du 2^{ème} groupe après y avoir resté quelques jours. Le temps de reformer la division on a été renforcer l'armée Anglaise. On a cantonné à Blanc Fossé, le lendemain à Napomp au Vals et le surlendemain à St Sauflieu et le 12 avril on remettait ça. On a été mettre en position de combat car ça a été un véritable combat au Plateau de Gentelles en avant de Boves, pour protéger Amiens. La journée a été terrible. Nous étions trois régiments d'artillerie au complet 36 pièces côte à côte tous les 10 mètres sur 3 lignes donc une ligne anglaise, une ligne Française donc nous, et une autre ligne en arrière donc 108 pièces car les rangées étaient espacées de 100 mètres les unes des autres. C'était un véritable jeu de quilles. Chaque fois que les allemands tiraient, il y avait quelques pièces en l'air, l'on se trouvait sans infanterie. On était resté juste deux servants aux pièces et le reste s'était posté en avant bayonnette au canon car il n'y avait plus d'infanterie devant nous près à recevoir l'infanterie Allemande.

Enfin vers les 1 heure de l'après-midi, la légion étrangère est arrivée en renfort et par bout ils ont repoussés les Allemands dans le village de Hangest en Santerre. Alors à ce moment là tous les servants restants ont regagné les pièces valides et l'on a commencé un barrage en allongeant pour protéger l'avance de la légion. Le coup a réussi car nous étions encerclés des deux côtes sur le coup de la légion les deux ailes allemandes ont lâché. Ce qu'on s'est sentis heureux car on a eu chaud.

Sur le soir quand ça s'est apaisé, je suis été envoyé en reconnaissance avec un nouveau venu en renfort de la classe 18 pour voir si dans le village de Gentelles, il n'y avait pas d'Allemands. Pour faire 2 km ce n'est pas besoin de dire qu'on avançait avec prudence mais pour rentrer dans le village l'on ne savait pas si l'on avançait car sur une aile du village il y avait une grande bâtisse et une grande cour ou grand parc et on a entendu piétiner dedans. Enfin à force de ramper en bordure du mur et arrivés au portail qui était ouvert, et quand même ont a été heureux car on a vu qu'au lieu d'allemands, il y avait une vache. L'on peu croire que dans des moments comme ça l'on se demande qu'elle attitude prendre, aussi l'on a eu le cœur soulagé quand nous avons vu une vache au lieu d'hommes.

Mais ça n'a pas été tout, on voulait l'emmener à la pièce, mais cette bête n'étant pas habituée à sortir du parc, et surtout que nous n'entendions rien pour la faire marcher, elle se tournait toujours pour rentrer dans son écurie qui était à côté, et il n'y a jamais eu moyen de la faire sortir.

Après une heure d'effort on allait l'abandonner car il est arrivé une patrouille d'anglais qui comme nous venait en reconnaissance. L'on a discuté longtemps sur le sort de cette bête, enfin après force discussion, les anglais l'a voulaient à tout prix et que nous étions embarrassés pour la faire avancer, on a cédé à une condition : on nous a donné rasoir, imperméable, couteau et deux sacs à terre de boîtes de cigarettes. Je crois que si nous avions tenu bon ils nous auraient donné leur chemise. Enfin l'on y a laissé la vache. Quand aux cigarettes un de ces hommes a été chercher à son cantonnement qui se trouvait en arrière à la lisière d'un bois, quand je dis cantonnement, c'était un fourgon de ravitaillement.

A la nuit on a pris le chemin du retour pour rejoindre la batterie. Comme nous nous étions un peu écartés pour récupérer les sacs de cigarettes, c'est là qu'on a vu le vrai champ de bataille. Des attelages complets des artilleries anglaise avec leur caissons, hommes et chevaux étaient allongés morts et de partout l'on voyait ce qu'avait été la journée.

En arrivant à l'endroit où était la position, il n'y avait personne. Il a fallu partir à la recherche de la batterie. Nous avons été car c'était la nuit, a un poste d'artillerie lourde qui ont bien voulu nous faire souper car depuis la veille au soir, nous n'avions pas eu de ravitaillement.

Le lendemain au petit jour l'on partait à la recherche de la batterie. On a dîné au cuisine du 16^{ème} train des équipages et le soir à force de tourner et de retourner l'on a tombé sur un groupe de conducteur de notre régiment qui allait ravitailler les batteries du 2^{ème} groupe ce qui se trouvait bien sur la droite d'où nous étions, nous sommes partis avec eux et l'on a trouvé la batterie en position encore plus à droite du côté de Fauencamps.

Là nous sommes restés quatre jours où je suis monté de suite en 1^{ère} ligne au poste du colonel d'infanterie du 14^{ème} régiment d'infanterie dans le village de Thennes où les 1^{ère} lignes passaient juste derrière la mairie et les écoles, où nous nous trouvions très souvent dans la cave, car comme bombardement ça ne s'arrêtait pas. Nous avons les premières lignes allemandes sur le coteau qui dominait le village. Nous étions bien mal placés car nous étions plutôt dans un trou et les mitrailleuses ne s'arrêtaient pas de tirer.

Enfin au bout de quatre jours, je suis descendu à la position en passant par Thezy en arrivant à la position et l'on venait mettre en batterie près de Dommartin à 1 km de Cottency, terrain très marécageux où l'on a ramassé une salade de cresson qui était beau, mais le revers de la médaille c'est qu'on a eu des coliques atroces car sûrement le terrain avait subi un barrage d'obus à gaz. A partir de là nous sommes descendus à 25 km de Boves au sud d'Amiens où l'on a cantonné à Conty et Belleuse.

RENCONTRE AVEC DENIS GIZARD Avril 1918

Le lendemain à Le Hamel où j'ai vu GIZARD Denis qui cantonnait là. L'on a été cantonner à Prévillers. On y est resté trois jours et enfin on a été embarqué en pleine voie à St Omer en passant par Marseille sur Vasts et l'on venait en Lorraine.

RETOUR EN LORRAINE Mai 1917

On a débarqué à Manom où l'on est venu cantonner à Ludes dans une ferme tout près de Nancy. Là on a remis un peu de l'ordre dans le matériel car il avait bien souffert et en même temps on complétait le nombre d'hommes avec des renforts.

Le 20 mai, nous sommes montés mettre en position dans la Forêt de Puvénelle près le Bois le Piche. Nous sommes passés par Nancy, Maxeville, Pompey, Marbache, Champigneulle et Frouard et l'on est venu coucher dans une usine de minerai de fer qui n'était plus en activité car elle était détruite à moitié. A Dieulouard où l'on a monté prendre position en passant par Jesonville entre Montauville et Pont à Mousson dans la forêt du Bois le Piche et Puvénelle, pendant que nous sommes restés là car c'était un secteur de repos et nous faisons alors batterie volante, toutes les nuits l'on était en route, soit à droite de la Moselle, soit à gauche.

L'on faisait des tirs d'arcellement comme si on était nombreux. A la nuit l'on était en batterie, soit à Matton dans le village même, soit à Ste Geneviève dans la Forêt de Facq ou sur l'autre côté de la Moselle sur l'autre versant du côté de Nancy.

Après l'on est venu au nord de Dieulouard nous y sommes restés quelques jours pour mettre les américains au courant de la guerre car c'était des contingents nouveaux qui étaient en France. En ce moment l'on faisait batterie dont deux pièces françaises et deux pièces américaines. C'était des batteries mixtes, c'était le bon temps car les Américains touchaient une forte paye car ça revalisait à 17 francs par jour et que nous nous touchions que 1 franc.

Aussi nous étions les parents pauvres pour eux la discipline était très forte surtout pour boire de l'alcool ou vin, ça leur était rigoureusement défendu. Alors ils venaient avec nous on leur prêtait une capote et un bonnet de police et ça marchait. C'était toujours les payeurs mais l'on faisait des bombes colossales, il y avait parmi les américains beaucoup de canadiens qui parlaient le français anciens mais l'on se comprenait bien.

Enfin tout a une fin. L'on repartait à nouveau embarqués à Neuve Maison en passant par Frouard, Pompey, Champigneulle, Maxeville, Nancy et Neuve Maison et l'on venait débarquer à Pont St Mexence (Aisne) car en ce moment les allemands voulaient à tout prix forcer la marche sur Paris . C'est ce qu'on a dit **l'affaire de la MARNE 1918**.

Après une ou deux étapes à la Croix Rouge, l'on revenait prendre contact en ligne à Montigny Lengrain où les lignes avaient été coupées par l'attaque allemande quand nous montions pour prendre part au combat, les routes étaient pleines de réfugiés, soit avec une bicyclette, soit une brouette, d'autres avec un baluchon sur le dos, des femmes avec une voiture d'enfant qui filaient sur l'arrière. En ce moment, ce n'est pas le moment de flâner car l'ennemi avançait et il fallait à tout prix barrer la route à l'ennemi.

C'est à la tombée de la nuit qu'on est arrivés en bordure où au bord du village de Montigny Lengrain qu'on a mis en batterie, pendant que notre infanterie se battait en plein village. Il a fallu assez longtemps dans la nuit, car au milieu du village, vers l'église qui se trouvait au milieu du cimetière en plein centre du village. Il fallait que notre infanterie déloge les allemands qui se servaient des pierres tombales pour s'abriter, enfin après beaucoup de perte de part et d'autre, les allemands ont lâché et commencé à battre en retraite, ce qui nous a soulagé, les balles arrivaient de toutes parts.

Une fois le village débloqué, l'artillerie s'est mise en danse. On s'est mis à tirer en allongeant le tir à mesure de l'avance de notre infanterie c'est ce qui a permis de poursuivre. L'ennemi on l'a repoussé à Vic sur Aisne. Le lendemain à Bagnieux Vexaponin on les a repoussé jusqu'à Ailette petit cours d'eau.

DIRECTION CHEMIN DES DAMES (AISNE)

De là on a appuyé sur la droite pour prendre le chemin des Dames en enfilade. L'on a poussé par Crouy, Margival, Temi Sorny, Mont des Singes à Leuilly et Moulin de Lafaux.

BLESSURE PAR ECLAT D'OBUS : NUIT du 17 septembre 1918

C'est là en changeant de position en avançant par un temps affreux, pluie à torrent que j'ai été blessé au bras par un éclat d'obus de 130 Autrichien. Tout l'attelage de la 2^{ème} pièce a été tué, les quatre chevaux aussi, il y a eu que moi de blessé et les conducteurs n'ont rien eu.

Comme j'étais le seul servant à la 1^{ère} pièce quoique blessé, on était tellement animé que j'ai conduit la pièce jusqu'à son point de mise en batterie car en ce moment j'étais pointeur à la première pièce. C'est là qu'après avoir remis les appareils de pointage, le temps de serrer la main au chef de section, le sous lieutenant Tronc, que j'ai lâché la pièce pour chercher un poste de secours. Ce qui n'a pas été commode car la grosse pluie, par moment de la grêle et une grêle d'obus car il fallait souvent faire des plats ventre.

Enfin à force de marcher, je suis arrivé à un régiment d'artillerie qui était en position le 255^{ème} artillerie de campagne, heureusement là il y a eu un poste de secours ou du moins il y a eu un docteur et après me faire mon premier pansement, j'ai attendu là le petit jour pour aller rejoindre la route de Margival qui se trouvait pas loin de là, car en ce moment il y avait tellement de blessés que les ambulances ne tenaient pas pied pour charrier tout le monde.

Enfin à force d'attendre, une ambulance américaine à bien voulu me faire monter sur le capot et je suis arrivé à Soissons dans une carrière qui était aménagée comme poste d'évacuation à côté de la voie du chemin. **C'était la nuit du 17 au 18 septembre 1918.**

Je peux dire maintenant que j'écris ces quelques lignes que ça a été la fin de la guerre pour moi.

Là dans ce poste central j'ai été piqué contre le tétanos et reçu un quart de bouillon chaud de je ne sais quoi, que j'ai bu avec plaisir car il y avait presque 24 heures que je faisais ballon. Ce petit quart de bouillon a passé au gosier sans le sentir, on nous a embarqué la nuit et évacué en passant à Villers Cotterets, Paris grande ceinture, venir à proximité de l'hôpital, sois disant des Italiens étant plus que complet ont nous a dirigé sur Mandre et l'on nous a descendu à l'ambulance 2/4 en plein champs sous des tentes à 1 km de Beuil (Eure).

Là après être opéré, j'ai resté là 25 jours en attendant que la blessure se cicatrise. J'ai passé 25 jours de tout repos, que de faire des contes avec les copains autant Français, qu'Allemands que quoique ennemis, je peux dire qu'ils étaient très gentils.

Après ces 25 jours, j'ai été envoyé avec d'autres blessés évacués dans un hôpital de repos ou de convalescence. On a passé à Orléans, Nantes où l'on a fait descendre des Allemands car comme prisonniers, on les mettait dans des camps.

Nous, on a filé par Lorient et Quimper ou tout était complet. L'on nous a dirigé à Pont l'Abbé (Finistère) à l'hôpital 38 ou étant à nouveau plein, j'ai été mis dans une ancienne école (Saint Gabriel). Là c'était le repos et libre, mais très mal nourri car du premier jour que je suis arrivé au dernier jour, il y a eu pommes de terre cuites à l'eau, mal épluchées et pas garnies, car c'était tout sans viande, ni poissons, ni graines.

Heureusement que nous étions complètement libres, l'on allait au port à la marée haute car les pêcheurs breton arrivaient avec leur chargement de pêche qu'à marée haute car le port était encastré en retrait et repartaient aussi qu'à marée haute, car à marée basse les bateaux ne pouvaient pas partir.

L'on se mettait 3 ou 4 et l'on achetait un gros poisson grossier qui nous coûtait 0.25 franc le kilo et à 3 ou 4 on allait dans un petit bistrot que nous faisait cuire et un peu de moutarde l'on faisait un bon repas, ça nous changeait des pommes de terre.

Dans la journée l'on se promenait de long en large, on allait soit au bord de l'océan quelque fois dans la montagne, ce n'était pas quand même des grosses montagnes, c'est plutôt des terrains de fougères ou quelques endroits de pin où on allait voir la chasse aux écureuils.

Après y avoir resté 25 jours l'on m'a envoyé en convalescences chez moi pour 20 jours. C'est pendant ces 20 jours que la guerre a pris une direction en faveur de la fin, car des plénipotentiaires étant venus en France pour négocier, ils avaient 72 heures pour réfléchir sur les conditions d'Armistice.

Enfin le 10 novembre 1918 je repartais pour rejoindre Gray pour refaire équiper à neuf et repartait pour le dépôt d'armée à Belfort.

11 NOVEMBRE 1918 : LES CLOCHES SONNENT - LA GUERRE EST FINIE

Mais le 11 novembre comme le train arrivait en gare à 11 heures du matin, l'on était descendu dans un café à côté de la gare quand le patron du café qui était sur sa porte a entendu les cloches de la ville sonner. Il est rentré en courant en nous disant ça y est les gars la guerre est finie. Sur le coup l'on a été contents, mais l'on a été tout émerveillés et étourdis, car après 4 ans $\frac{1}{2}$ que l'on traînait à droite ou à gauche, il nous semblait pas possible que ça puisse prendre fin car pendant toute la campagne quand on causait entre collègues l'on se demandait en quelle date ça serait fini et quand viendrait la fin.

Enfin "St Martin" a été de part et d'autre un bon patron car il ne faut pas ignorer quoique l'on ai un instinct de patriotisme en regardant au fond de la chose, que se soit le soldat Français ou le soldat Allemand, nous étions les victimes du temps et en se rappelant l'ambulance, l'on était devenus copains.

De là du café, je suis parti avec tout le barda, sac complet au fort Hatri et y avait passé la nuit et le lendemain matin on a été conduit avec les collègues qui étaient arrivés par le même train, à la caserne Offemont à 2 km de Belfort.

RENCONTRE AVEC Augustin CAMROUX de ROCHEFORT et SORBIERE de SAZE

C'est là que j'ai trouvé CAMROUX Augustin qui était aussi du dépôt. Lui était sous-officier et par la suite, j'ai vu SORBIERE de Saze. Nous étions au moins 2000 hommes comme artilleurs. On ne savait plus où se loger, c'est là que j'ai fais la connaissance de PASCAL de St Victor et de COMBE de la Barthelasse, dont COMBE était notre cuisinier.

TRAVAIL DE BOURRELIER A BELFORT

Avec PASCAL je suis été à l'arsenal du Vallon travailler comme bourrelier et PASCAL il me tenait compagnie où se promenait de long en large. A notre arrivée le commandant a profité de nous comme étant combattants venant du front. J'ai été nommé chef d'atelier, mais ce n'était pas trop sévère mais dans le baraquement, à part 5 ou 6 anciens ou territoriaux, car c'était tous des anciens patrons qui m'auraient donné force leçon, mais ils ne pouvaient agir et enfin ce n'était pas vis à vis d'eux, mais il y avait une trentaine de femmes et comme la guerre était finie, il fallait renvoyer ces femmes dans leur foyer, c'est ce qui ne lui plaisait pas, car ces dames gagnaient une vingtaine de francs par jour. C'était leur gagne pain qu'on leur enlevait et il fallait quelqu'un qui ait un respect pour se laisser dominer.

Enfin tous les matins le commandant me donnait le rapport ce dont je le communiquais à l'atelier et le jour que je leur ai annoncé qu'elles n'avaient plus qu'un mois à faire sous les ordres de l'armée donc 15 jours de travail et 15 jours payés mais pour trouver du travail ailleurs. Quand je leur ai annoncé le communiqué, je crois que si PASCAL n'avait pas été là, je ne serais pas été mieux placé qu'on front, car je croyais qu'elles me mangent tellement elles étaient folles. De toutes les journées qu'elles devaient faire, je ne les ai jamais commandé. Elles venaient faire présence pour que je les marque comme étant à leur poste, mais je ne les commandais pas, même qu'elles pouvaient partir comme elles voulaient.

Mais comme étant que de passage, le 24 décembre 1918 je partais pour compléter les régiments qui étaient en occupation. Pendant le temps de Belfort, je mangeais à la caserne Frédérik, c'est là que j'ai rencontré SERRE de St Laurent de Carnols dont on

avait fait les classes ensemble à GRENOBLE au 13^{ème} artillerie et le soir j'allais coucher au fort Hatri, à ce moment je faisais partie du 47^{ème} artillerie de campagne.

RETOUR A CHÂLONS le 24 décembre 1918

Enfin le 24 décembre, je partais pour compléter le 39^{ème} régiment d'artillerie de campagne qui se trouvait à la ferme du Piemont au camp de CHALONS. On a passé par VESOUL, GRAY, ST DIZIER et débarqués à CUPERLY par un temps affreux, il y avait 20 cm de neige. C'est là que pour nous réchauffer en faisant feu dans un baraquement recouvert de bitume, tout a flambé.

Dans la journée j'ai été rejoindre la batterie donc j'étais affecté à la ferme du Piemont, mais là j'étais tombé justement dans la division de fer. Pas besoin de dire que ce n'était pas le rêve car il fallait reprendre les habitudes du temps d'avant guerre, et comme il existe encore ce que je n'ai jamais parlé auparavant, entre le nord et le midi, ce n'était pas tout rose, surtout les gars de la 15^{ème} région. Il fallait faire pansage aux chevaux qui avaient de la boue jusqu'au ventre ou corvées, ce que quoique je ne disais rien mais je ne faisais rien, ou ne finissait rien, ce voyant ne pouvant pas me punir vu les années de bon service, l'on s'est débarrassé de moi en m'expédiant aux sections de munitions autos qui se trouvaient à SUIPPE à 5 km de là.

A la 6^{ème} section du 120^{ème} artillerie lourde, quoique ça je faisais toujours partie du 39^{ème} artillerie de campagne, là ça a commencé le bon boulot, je faisais le bourrelier, réparais les bâches des camions, j'aidais le cuisinier, je m'occupais de l'essence, l'huile, le pétrole ou la graisse.

J'allais me ravitailler au camps de CHÂLONS et faisais la distribution aux camions, je travaillais même beaucoup, mais ça me plaisait, tout allait pour le mieux à SUIPPES.

Je m'étais débrouillé de garder la seule maison qui n'avait pas eu trop de mal de la guerre, c'était le presbytère, grande maison qui était toute meublée. Je m'étais fait le gardien de l'immeuble pour que personne aille voler quoi que ce soit car il y avait de la valeur en mobilier. Ce que j'ai eu des félicitations du patron de la maison, un jour qu'il est passé par là.

Enfin la division nous devons rejoindre notre port d'attache, ancienne garnison d'avant guerre. La division a retourné à NANCY - TOUL, nous, on a été par étapes, la première à la Chaussée, la 2^{ème} à SERUPT, la 3^{ème} à VAUX LA PETITE, la 4^{ème} à MARBACHE dont nous y sommes restés 8 jours et venir à CHAMPIGNEULLES où on a logé dans un dépôt de fabrique de bière.

Après y avoir resté 4 jours, nous sommes venus à MAXEVILLE à côté de NANCY où l'on y est resté à peu près 3 mois de belle vie comme au début il y avait pas mal de neige, l'on faisait de la luge et tout en faisant le travail ordinaire, je réparais l'harnachement de quelques civils. Ce qu'ils nous donnaient quelques bricoles et ça nous faisait changer

notre ordinaire, pas que la nourriture ne soit pas bonne, mais comme je faisais bloc avec la cuisine, l'on est tous pareils, l'on aime toujours ce que l'on a pas.

6^{ème} PERMISSION A ROCHEFORT

De là je suis venu en permission à ROCHEFORT.

QUARTIER APREMONT A NANCY

Enfin au bout de 3 mois l'on est venu à NANCY au quartier Apremont à côté de la manutention militaire et de l'autre côté, il y avait le quartier Sergent d'Ambland, là le seul travail le matin, j'allais au ravitaillement avec le brigadier, et un camion qui était toujours le même, c'était son seul travail.

A l'arrivée, j'aidais le cuisinier à faire la distribution, l'après-midi je prenais un livre chez le libraire qui était à côté face de la caserne et j'allais passer une partie d'heures au parc STE MARIE qui était pas loin du quartier. Je passais mon temps tranquille sur un banc, à la soupe du soir j'aidais encore le *cuisto* et je faisais comme le matin la distribution. Je distribuais aussi avant la soupe, le carburant aux camions qui partaient en corvées le lendemain, car en ce moment la section où j'étais nous faisons partie de l'état major du 20^{ème} corps. Nos camions faisaient le transport de toutes les tombes isolées même aux cimetières des villages pour les porter au cimetière de DEAUMONT.

A ce poste nous étions le cuisinier CUSIN (Breton), CANNON de La Laupie (Drôme) qui était le secrétaire au bureau, LAGRANDE (Haute-loire) lui ne faisait rien du tout car il venait juste le matin au ravitaillement, DETOLINEAIRE (pur parisien) il était cordonnier mais sans travail car les hommes changeaient les chaussures mais ne les faisaient pas réparer. Aussi, il faisait que des contes du matin au soir, puis nous avions KIRCHMEYER lui c'était un futur avocat car il sortait d'université de PARIS. C'était le bout en train car avec son bagout et en même temps, l'argent ne faisait pas défaut, il avait tout pour faire un avocat.

Fallait voir les scènes de démobilisations qui se passaient au quartier chaque fois qu'on accompagnait un de la section qui était renvoyé dans ses foyers, on le conduisait au tramway qui passait juste devant la porte du quartier.

Avec DETOLINEAIRE on a été quelques fois faire le figurant au grand théâtre, ce qui nous faisait passer des soirées gratuites et intéressantes.

Tous les jours nous recevions des sections qui revenaient d'occupation et passaient là pour remettre leurs camions et pour se faire démobiliser. Les camions on les faisait conduire dans un grand terrain donc je crois qu'on le transformait en camp d'aviation et les hommes pour se débarrasser d'eux, on lui donnait une permission de 24 heures pour

se rendre chez eux tout en lui faisant fournir l'adresse de chez eux, en cas de rappel et on lui donnait une autre permission de 24 heures pour se rendre de chez eux à son poste de démobilisation qu'on lui avait fait parvenir en temps voulu. Ce qu'ils pouvaient rester chez eux tout heureux dans ses foyers au moins un mois plus tôt.

DÉMOBILISATION A VALENCE : SEPTEMBRE 1919

Enfin le mois de septembre 1919, j'ai rejoins VALENCE (Drôme) pour y être démobilisé, pour de bon et quitter cette vie de militaire qui était tant attendu et reprendre la vie civile pour de bon.

A VALENCE, j'ai rencontré quelques collègues de GRENOBLE, surtout de l'atelier MOURGUE et MERLE de Vienne.

Ainsi prend fin le carnet de route de la guerre 1914-1918.

Hilarion Marius ABRIEU
dernier bourrelier du village

** Saisie de texte et mise en page Patricia Rouvière.
Avec l'aimable autorisation de Jean-Marie Abrieu, petit fils de l'auteur.*